

Lettre d'info du GVEP



JUIN 2010

n°18

Le mot du Président

L'Assemblée générale du GVEP s'est tenue le 31 janvier 2010 dans les locaux de l'Historial des Lucs-sur-Boulogne.

Le rapport moral a rappelé tout le travail effectué aux Archives par J.-P. Tortuyaux (recherche de documents anciens sur la gestion des pêcheries) et sur le terrain par P. Birocheau et J.-M. Large (relevés pierre à pierre des pêcheries du Château-d'Olonne à la Pointe du Vieux Moulin et à l'Anse aux Moines du 10 au 12 février et du 17 au 21 août 2009). Comme point d'orgue à cette longue et minutieuse recherche, il a été proposé à nos adhérents une sortie sur l'île de Noirmoutier le dimanche 18 octobre 2009 :

- visite de la pêcherie du Vieil en compagnie des membres de l'association Les pierres plates et de l'Association de défense des écluses à poissons de l'Île de Ré,

- visite à La Guérinière du blockhaus aménagé par l'Observatoire de l'estran de l'île de Noirmoutier.

Après le rapport d'activité, nous avons écouté le rapport financier présenté par P. Birocheau.

Les quelques 40 participants qui y sont habituellement présents ont pu écouter les cours suivants :

- le 10 mars 2009, J.-M. Large et R. Joussaume ont présenté les occupations préhistoriques du littoral,

- le 12 mai 2009, M. Rolland nous a parlé des épaves et vestiges sous-marins au large des côtes vendéennes,

- le 10 novembre 2009, G. Bénéteau-Douillard nous a expliqué comment redresser des menhirs tombés et quelle peut être l'interprétation des pierres dressées alignées.

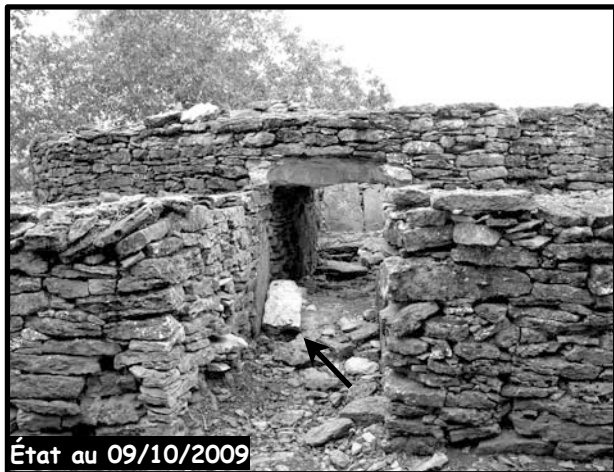
Enfin, nous avons pu assister le 13 octobre 2009, au cinéma Le Concorde, à la projection du film « Une chambre à fouiller », sur les fouilles réalisées sur le tumulus de Péré à Prissé-la-Charrière (79). Ce film a été récompensé par le premier prix lors du festival international d'archéologie de Besançon en 2007. Cette projection a été suivie d'un débat en présence de P. Bonneau (cinéaste), R. Joussaume (archéologue) et L. Soler (anthropologue). Nous avons été agréablement surpris par le nombre de spectateurs à cette soirée qui dépassait la centaine de personnes.

Le Président
Bernard GADÉ

Nouvelle composition du bureau du GVEP :

Président :	Jean-Pierre Tortuyaux	Vice-président :	Christelle Louveau
Secrétaire :	Françoise Ravard	Secrétaire adjoint	Odile Couton
Trésorier :	Patrice Birocheau	Trésorier adjoint :	Jean-Claude Ravard
Membres :	Marie-Claude Bakkal-Lagarde, Louis Boussard, Marie-Claire Boussard, Florian Cousseau, Marcel Farrugia, Jean-Marc Large, Line Robin, Geneviève Rafin, Colette Valla.		
Bibliothécaire :	Christelle Louveau		
Directeur de publication :	Jean-Marc Large		
Conseillers scientifiques :	Roger Joussaume, Jean-Marc Large		
Editeur du site internet :	Jacques et Jacqueline Robin		

LA « CISTE DES COUS » À BAZOGES-EN-PAREDS (VENDÉE)



Le jeudi 8 octobre 2009, me trouvant dans le secteur de Bazoges-en-Pareds, j'ai décidé de profiter d'une météo agréable et d'aller pique-niquer au site des Cous. À peine quelques minutes après mon arrivée, une autre voiture s'arrêtait sur le petit parking : Jean-Marc Large avait eu exactement la même idée. Après avoir discuté de choses et d'autres en déjeunant, une visite du site nous a permis de constater qu'une partie de la couverture du couloir de la ciste s'était effondrée.

Depuis plusieurs années, lorsqu'il m'arrivait de faire visiter ce monument, j'avais presque la tentation de « demander une décharge » aux visiteurs car des fissures étaient visibles dans le linteau du couloir. Ce que je craignais alors a fini par arriver et, heureusement, personne n'était en visite au moment des « chutes de pierres ».



Dès le lendemain, je suis allé prendre des photos qui m'ont permis d'informer le Conseil d'administration du GVEP dès le 10 octobre puis, par courrier au nom du GVEP, les collectivités, associations ou personnes concernées par cette situation très dangereuse :

- Mairie de Bazoges-en-Pareds,
- Conseil général de la Vendée (propriétaire du site),
- Service régional de l'archéologie,
- Monuments historiques (le site est inscrit à l'inventaire),
- Société préhistorique française (propriétaire du site jusqu'à sa vente au Conseil Général de la Vendée),
- Roger Joussaume (dernier archéologue à être intervenu sur le site).

Ce courrier avait un double but : informer du danger actuel mais aussi rappeler l'historique de l'évolution de ce site afin que nul organisme ne se « défasse » sur l'archéologue comme cela avait été le cas (S.R.A. et M.H. des années 1990) à propos de travaux de restauration du deuxième mégalithe du site, le dolmen des Pierres Folles.

Rappelons l'histoire, depuis le début du XXe siècle, de cet ensemble mégalithique des Cous.

Édifiée aux environs de 4500 ans av. J.-C. (ce qui en fait l'édifice connu le plus ancien de notre département), la « Ciste des Cous », monument funéraire à couloir d'accès et chambre circulaire parementée de blocs, fut découverte au début des années 1910 par Lucien Rousseau à l'occasion d'une « prise de cailloux » dans un tas de pierres comme il en existait une dizaine sur un secteur d'environ 1 km². C'est la mise au jour de la chambre funéraire qui permit à L. Rousseau d'identifier le dolmen. Il acheta la parcelle (qu'il offrira plus tard à la Société préhistorique française) et contacta son ami le Dr Marcel Baudouin, archéologue bien connu des Vendéens et qui fut Président de la S.P.F.

Les techniques de fouille de l'époque sur les monuments mégalithiques funéraires étaient assez expéditives et elles le sont restées pendant des années : aucune recherche de la structure du tumulus, fouille « rapide » de la chambre funéraire en privilégiant les poteries et autres objets exposables dans une collection personnelle ou, au mieux, dans un musée.

Pourtant, de par son éclectisme (Préhistoire, Histoire, Ethnologie, Botanique...) et sa formation médicale, M. Baudouin réalisa aussi des études sur les ossements humains contenus dans la chambre funéraire.

Le Dr Baudouin profita de sa présence sur le site pour fouiller, avec les mêmes techniques, un autre dolmen, celui dit les « Pierres Folles des Cous », qui se trouvait à une dizaine de mètres de la « Ciste ».

Plus rien ne se passa sur le site jusqu'en 1974 et 1975.

Ces années-là, Roger Joussaume (alors Chargé de recherche au C.N.R.S.) reprit l'étude du site en axant principalement son travail sur la structure du tumulus. Après l'identification des murs ou murets de construction et de contention de la masse pierreuse

du cairn, il entreprit avec les fouilleurs de reconstruire (en pierre sèche) des portions de murs, notamment celles dont la destruction avait permis l'identification du monument par L. Rousseau.

Lors de cette reconstruction, R. Joussaume choisit comme couverture du couloir une pierre calcaire locale, non gélive. Ce calcaire local était de couleur brun clair.

Cette dalle de couverture du couloir devait supporter le mur interne du cairn, celui qui servira d'assise à la voûte en encorbellement. Sur la dalle, ce mur fut reconstruit en « voûte de décharge » pour éviter toute pression inutile sur le bloc.

Immédiatement après, la Direction régionale des antiquités préhistoriques (l'équivalent de l'actuel Service régional de l'archéologie) et sans doute les Monuments historiques ont estimé qu'il convenait de prendre des précautions vis-à-vis des visiteurs et de sécuriser les reconstitutions des archéologues.

Une entreprise « spécialisée » fut retenue pour faire des consolidations : injection de ciment en arrière des murets de pierre sèche et pour l'amorce de la couverture en encorbellement qui ne serait pas refaite en totalité mais seulement sur trois rangées de blocs.

Est-ce sur une recommandation de l'administration ou sur une initiative personnelle du chef de travaux, le linteau brun clair non gélif en calcaire local fut remplacé par un beau linteau bien blanc qui, a priori, choquait un peu esthétiquement par rapport au reste du monument. Mais pourquoi pas ? Quand on observe l'ensemble des mégalithes (régionaux ou non), il ne manque pas d'exemples de pierres allogènes dans leur construction.

Mais ce qui a alors surtout choqué les fouilleurs de 1975 (dont je fais partie) qui avaient participé à la reconstruction des murets du cairn, c'est que le mur surmontant ce nouveau linteau du couloir était maintenant construit « en charge ».

Restons dans la chronologie des événements sur le site des Cous.

En 1991, les services compétents (S.R.A. et M.H.) décidèrent de restaurer le dolmen des Pierres Folles des Cous. M. Baudouin n'ayant fait, là aussi, que fouiller ce qui restait de la chambre funéraire, ces services demandèrent à R. Joussaume (C.N.R.S.) et S. Barbier (A.F.A.N. aujourd'hui I.N.R.A.P.) d'identifier les restes de structures tumulaires et d'essayer de retrouver les fosses d'implantation des piliers disparus.

L'intention était de remplacer ces piliers manquants par des blocs de béton afin de replacer la dalle de

couverture puis de reconstituer le cairn. L'idée était intéressante : le visiteur arriverait devant un « vrai » dolmen tel qu'il aurait été vu par un Néolithique. C'est seulement en pénétrant à l'intérieur, dans la chambre funéraire, qu'il lui serait possible de distinguer les parties reconstituées.

La fouille effectuée et les fosses identifiées, les « piliers » de béton furent implantés et une grue vint replacer la dalle de couverture... qui passa entre les blocs de béton ! La dalle fut donc redéposée à côté du monument et il fut urgent d'attendre.

On peut aisément comprendre qu'après plusieurs mois, voire plusieurs années, une certaine exaspération naisse parmi les habitants d'une commune qui peut s'enorgueillir d'avoir sur son territoire le plus vieux monument du département.

Un panneau fit même son apparition qui mettait nommément en cause R. Joussaume comme responsable de ce gâchis. Ceux qui avaient réalisé ce panneau ignoraient bien sûr qui étaient les commanditaires de cette opération (S.R.A. et M.H.). La seule personne qu'ils connaissaient était l'archéologue présent sur le terrain : c'était donc lui le responsable.

Une réunion d'information auprès des Bazogeais fut finalement programmée avec l'architecte des Monuments historiques, le conservateur du Service régional de l'archéologie et le fouilleur. À deux jours de la réunion, les deux premiers firent savoir qu'ils étaient indisponibles... Archéologue, débrouille-toi !

Et depuis ?

En 1999, le département de la Vendée a racheté (pour le franc symbolique) le site des Cous que la S.P.F. ne pouvait plus gérer.

Mais depuis, que devient ce site archéologique ?

Il suit son évolution prévisible.

La table de couverture du dolmen des Pierres Folles est toujours posée à côté du monument. Quelques-uns des blocs de béton qui devaient servir à remplacer les piliers manquants sont toujours présents à proximité.

Mais du côté de la « Ciste », il y a vraiment un problème de sécurité.

Depuis plusieurs années, on pouvait constater que les pierres supérieures des murs avaient une certaine tendance à se détacher. Est-ce dû à la qualité du ciment employé par l'entreprise qui a « amélioré » la restauration de 1975 ou / et aux visiteurs qui peut-être, et même sûrement, montent sur les murs ? En tout cas, le ciment qui aurait dû rester invisible pour respecter un aspect néolithique de pierre sèche, apparaît de plus en plus.



Beaucoup plus grave et plus dangereux comme je l'ai dit plus haut : les blocs blancs gélifs qui couvrent le couloir et supportent le mur interne du cairn se délittent. Des morceaux volumineux s'en sont récemment détachés.

Ces blocs étant largement fissurés, pouvaient se briser définitivement d'un jour à l'autre.

Il était donc urgent d'intervenir sur ce site et les



organismes et collectivités concernés ont réagi rapidement.

Dans les jours suivant la réception du courrier que je leur avais adressé au nom du GVEP, une première décision fut prise d'interdire l'accès au couloir et à la chambre et de placer des étais pour empêcher l'effondrement des linteaux.

Lors d'une visite des différents partenaires sur le site, il fut constaté que ces étais n'empêchaient pas une personne de petit gabarit (un enfant par exemple) de se glisser dans la chambre du monument. Les étais ont donc été doublés puis, le passage étant encore éventuellement possible, une plaque fermant totalement le couloir a été installée.

Il y a quelques semaines, lors d'une réunion technique des différents partenaires (sur le site puis en mairie

de Bazoges-en-Pareds), il fut décidé de programmer, si possible pour fin 2010, les travaux de restauration sur la ciste (changer les linteaux du couloir...) et d'envisager sérieusement la restitution du dolmen des Pierres Folles (en attente depuis près de vingt ans).

À ce propos, lors d'une réunion restreinte sur le site avec Colette Du Gardin (responsable du secteur d'archéologie du département) et Roger Joussaume, nous nous sommes aperçus que l'entreprise qui avait été chargée de replacer la dalle de couverture de ce monument (souvenez-vous, celle qui est passée entre les blocs) a peut-être commis une erreur : elle a sans doute voulu replacer la table avec son grand axe dans le grand axe du dolmen... et elle est passée entre les piliers ! S'ils l'avaient placée en travers, c'est-à-dire dans sa position d'origine car ce dolmen ne comportait pas une mais deux tables de couverture, la dalle aurait bien reposé sur les piliers, la reconstitution aurait pu suivre le tempo prévu et les Bazogeais n'auraient pas eu de rancœur contre les archéologues.

On sait bien qu'avec des « si », on peut faire de grandes choses mais cela n'aurait pas empêché le linteau du couloir de la ciste de se fissurer.

Patrice BIROCHEAU



Une barrière et une plaque interdisent aujourd'hui tout accès au couloir et à la chambre (03/06/2010).

VOYAGE EN DORDOGNE

Cette année notre week-end de l'Ascension nous a menés le long de la Vézère, dans le Périgord noir, région phare de la préhistoire, pour quatre jours riches en découvertes dans une ambiance joyeuse et très amicale.

Pour quelques-uns d'entre nous, c'était une revisite, pour d'autres un premier contact avec ce patrimoine exceptionnel.

Roger nous a fait connaître les sites du "Gros Dognon" à Ligné (120 m de long et jusqu'à 8 m en élévation daté d'environ 5 000 av. J.-C., jamais fouillé) et le dolmen de La Boixe, de type angoumoisien étonnant par ses dalles parfaitement ajustées et ses portes travaillées.

En remontant dans le temps, des guides chevronnés nous ont fait plonger dans la vie des Néandertaliens et des Cro-Magnons :

- La Ferrassie : stratigraphie très complète du Moustérien à l'Aurignacien où furent découvertes 8 sépultures néandertaliennes,

- Laugerie-Haute, vaste abri, le matériel recueilli s'étend du Périgordien au Magdalénien,

- l'abri du Cap Blanc : - 13 000 ans, superbes sculptures de chevaux, de bisons et de cervidés en bas-relief sur la paroi.

- à Lascaux : - 15 000 ans, point d'orgue de notre périple où nous avons pu admirer le fac-similé des célèbres peintures à Lascaux II.

Nous n'avons pas seulement visité des grottes et des abris, une matinée a été consacrée à une balade guidée à travers les rues moyen-âgeuses de Sarlat, patrie de La Boétie, et au musée des Eyzies récemment rénové.

Périgueux a été notre dernière étape, là aussi, visite guidée de la vieille ville et du musée Vesunna conçu par Jean Nouvel et consacré aux vestiges gallo-romains trouvés dans la ville (notamment une somptueuse domus).

Au cours de ce séjour, il a fallu braver les nuages et l'air un peu frisquet, le soleil s'étant montré un peu chiche, mais l'accueil au village vacances de St-Avit de Vialard et son magnifique environnement naturel ont bien compensé ces petits inconvénients.

À 21 heures le dimanche soir, chacun a regagné ses pénates avec des projets esquissés pour l'an prochain.

Merci aux archéologues du GVEP et aux organisateurs pour ce voyage enrichissant et convivial.

Odile COUTON et Françoise RAVARD



Le groupe écoute les explications de R. Joussaume devant le dolmen B de la forêt de la Boixe (Charente).



L'abri Pataud livre tous ses secrets au groupe.



Le site de la Ferrassie a livré une belle nécropole néandertalienne.



Néandertal nous observe !



À chaque coin de ruelle, Sarlat nous livre ses trésors d'architecture...



À Sarlat, changement d'époque. L'empreinte médiévale et renaissance nous est expliqués par une guide très affable.



Aux musées des Eyzies, l'accueil est assuré par ce jeune homme (*Homo erectus*) qui nous vient des abords du lac Turkana au Kenya.



Au Thot, le cheval de Przewalski est la copie conforme des chevaux que l'on rencontre en abondance sur les parois de Lascaux.



Vesunna est le nom gallo-romain de Périgueux. Un admirable musée de site conçu par Jean Nouvel, accueille le visiteur.



Tant de richesses culturelles laissent parfois le visiteur pantois...

L'empreinte renaissance est encore très présente à Périgueux.



Petit Rappel:

Du 21 au 23 mai 2009, nous avons rendu visite à nos voisins charentais. Vous avez pu lire dans la précédente "lettre d'infos" le compte-rendu de ce riche voyage.

OUÛ EST PASSÉ LE NORD ?

Mettons-nous à la place des bâtisseurs de temples ou de mausolées de l'Antiquité ou bien des constructeurs de mégalithes du Néolithique. Se posait à un moment donné la question de l'orientation du monument ou, plus simplement, cette question pouvait aussi ne pas se poser : la position de ou des ouvertures dépendait alors des conditions locales. Comme le départ du chemin qui conduisait au village ou la recherche d'un meilleur éclairage côté sud ou bien encore l'orientation naturelle du substrat géologique du tertre sur lequel le monument sera finalement bâti.

Mais on comprend aussi que, cette fois pour des raisons plus profondes, comme le rythme des saisons, le temps des semailles ou des récoltes, ou pour des raisons mystiques, il y eu la volonté de s'orienter vers le lever du soleil ou de la lune, vers le retour d'une étoile brillante annonciatrice d'une crue bienfaitrice par exemple. Mais il n'est pas forcément simple de se repérer par rapport à des astres toujours en mouvement. Ils rendent difficile la compréhension d'événements comme les solstices ou le fait que le compte des lunes annuelles ne tombe pas sur un nombre entier. Afin d'essayer d'imaginer comment ces hommes pouvaient définir une orientation basée sur un phénomène astronomique, il est bien de faire le point sur nos connaissances de ces phénomènes visibles à partir de la Terre.

On connaît bien le mouvement de rotation de la terre sur son axe à l'origine de la succession des jours et des nuits, ainsi que le mouvement de révolution de la terre autour du soleil à l'origine de la succession des saisons. La raison bien connue est que l'axe de rotation n'est pas perpendiculaire au plan de circulation de la Terre et des planètes autour du Soleil ; il est appelé plan de l'écliptique car c'est dans ce plan que se produisent les éclipses.

Il existe un troisième mouvement terrestre moins bien connu qui est souvent désigné par son effet le plus remarquable : il s'agit de la précession des équinoxes. C'est en fait un mouvement conique très lent effectué par l'axe de rotation terrestre autour d'une position moyenne qui est perpendiculaire au plan de l'écliptique (fig. 1).

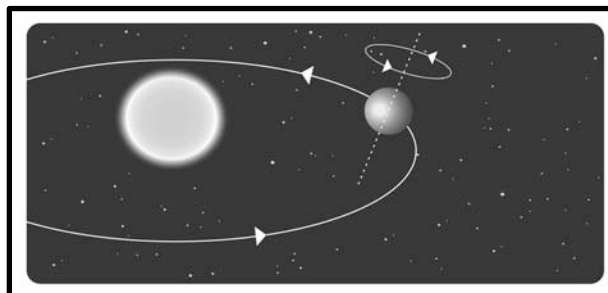


Figure 1 : Précession des équinoxes, un mouvement conique très lent.

Cela ressemble au mouvement que fait une toupie lorsqu'elle "meurt". Il est longtemps passé inaperçu car un tour complet de l'axe se fait en 25 800 ans. La conséquence de ce mouvement est double : d'une part l'étoile qui va marquer le nord va changer au cours du temps (fig. 2) et avec elle toutes les étoiles de la voûte céleste vont bouger. L'autre conséquence de ce mouvement conique est qu'il va faire revenir le printemps, puis les autres saisons, avant que la Terre n'ait fini de boucler complètement son périple autour du Soleil. D'où son nom de précession des équinoxes ; on imagine assez la complexité que cela génère sur la tenue d'un calendrier. Nous allons le voir plus loin.

Mais parlons d'abord de l'incidence sur l'orientation par rapport aux étoiles. Prenons par exemple le cas célèbre de l'étoile Sopdet, comme on la nommait dans l'ancienne Egypte qui a pris le nom de Sirius à l'époque romaine et, aujourd'hui, celui peu romantique de Alpha Canis Majoris.

Lorsque cette étoile faisait sa réapparition dans le ciel du matin, juste avant le lever du soleil, elle annonçait alors l'imminence de la crue du Nil. Les Egyptiens de l'époque ont très probablement aligné des repères dans l'axe de lever de cette étoile Sirius afin de repérer plus facilement son retour dans la lumière de l'aube. Ces repères pouvaient aussi prendre la forme d'un couloir orienté dans cette direction. Mais aujourd'hui, son lever ne se fait plus dans l'axe de ce couloir, l'écart dépend du temps passé depuis sa construction (fig. 2).

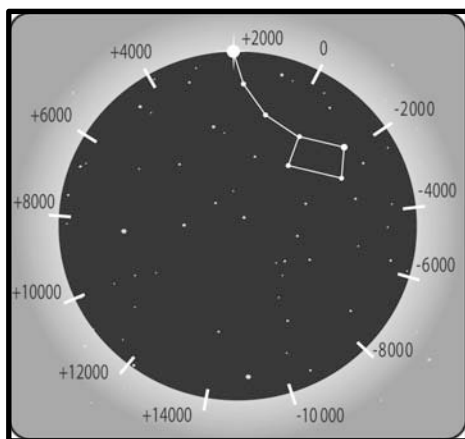


Figure 2 : L'étoile polaire indique le nord. Cette étoile change en fonction de la précession des équinoxes.

Mais pour une orientation vers l'un des 4 points cardinaux, on ne constate pas de changement au cours du temps. En effet, si un monument a été positionné sur un axe nord/sud par exemple, il a été orienté sur une parallèle à l'axe de rotation, ou plus exactement sur un méridien. Aujourd'hui, le monument n'ayant pas bougé et le nord géographique terrestre non plus ; il se trouve toujours parallèle à cet axe. Le fait que

l'axe, ainsi que le monument aient bougé par rapport aux étoiles ne change rien à l'affaire : ils ont bougé ensemble de la même façon ; le monument est donc toujours dans son orientation initiale, c'est-à-dire sur un axe nord/sud. Le raisonnement est le même s'il a été orienté vers le soleil couchant au solstice d'été par exemple.

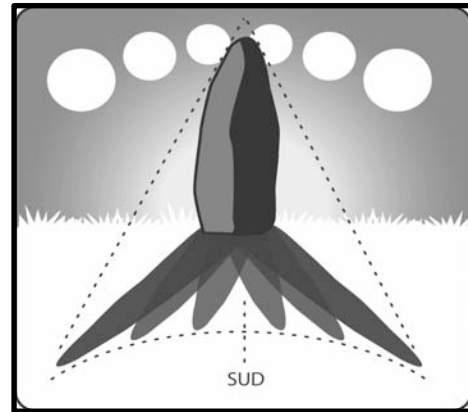


Figure 3 : Chercher le sud est plus facile que repérer les autres points cardinaux.

Mais mettons-nous à la place des Néolithiques qui souhaitent orienter un ouvrage vers le soleil levant, une façon par exemple d'honorer la victoire du jour sur la nuit et la promesse d'un jour nouveau. Comment repérer l'est alors que le point de lever du soleil va se déplacer du nord au sud au gré des saisons d'environ -23° à $+23^\circ$ (fig. 4) ? Cette direction n'est vraie qu'au moment des équinoxes ; il faut donc trouver le jour de l'équinoxe. Mais comment le trouver ? On ne peut pas se baser sur l'équivalence jour/nuit : d'abord il faudrait une pendule et ensuite au moment de l'équinoxe, le jour est assez nettement plus long que la nuit. Cela est dû au fait que le soleil n'est pas un point mais un disque sur l'horizon, qu'il y a des phénomènes de réfraction atmosphériques et qu'en plus l'arrivée de la lumière de l'aube est progressive. Il n'est donc pas si simple de trouver l'est ou l'ouest. Sans oublier qu'il faut un horizon plan, sans obstacle, comme au bord de la mer. Cherchons le nord alors ? Sauf qu'il n'y avait pas d'étoile polaire au nord (fig. 2) ! Reste le sud. C'est peut-être plus facile, car c'est le moment où l'ombre du bâton vertical ou de la pierre levée est la plus courte à midi quelle que soit la saison et le jour. En s'aidant de marques au sol côté nord à l'extrémité de l'ombre, positionnées à des intervalles de temps égaux, avant et après le midi solaire, on arrive à trouver l'axe nord-sud et le marquer avec une assez bonne précision (fig. 3). Et par là-même on obtient l'est et l'ouest. Implicitement, on sous-entend que les Néolithiques avaient saisi la notion d'orthogonale entre les deux directions, possédaient-ils cette notion ?

Revenons à nos Néolithiques qui veulent cette fois marquer le retour des saisons. On vient de voir

qu'il n'était pas facile de repérer la date de l'équinoxe : le soleil ayant une position variable à son lever, une hauteur moyenne à midi, autant se baser sur les premières jonquilles ou le retour des hirondelles qui sont remarquables de régularité. En revanche, on a plus de facilité avec les solstices. Prenons le solstice d'été par exemple, c'est la date où l'ombre de notre pierre levée est la plus courte à midi, mais aussi le moment où le soleil arrête sa course vers le nord pour repartir vers le sud. En reprenant la même méthode, c'est-à-dire en marquant chaque jour (à partir de 15 ou 20 jours avant, puis 15 ou 20 jours après) la direction du soleil levant, on peut, avec une remarquable précision, trouver le jour du solstice et orienter un alignement de pierres. On a donc un excellent repère sur le retour des saisons.

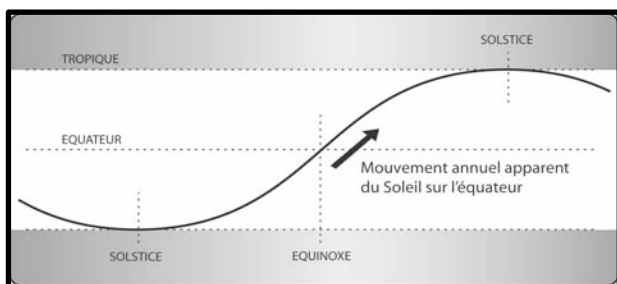


Figure 4 : Mouvement annuel apparent du soleil sur l'équateur.

Entre les deux solstices, il semble qu'il y ait eu une préférence pour l'hiver, au moins pendant la période antique. On peut avancer l'hypothèse que l'attente du « retour du soleil » après la journée la plus courte de l'année ainsi que l'attente de la germination des graines semées à l'automne est sûrement un événement plus important que le solstice d'été situé à une période où quelque part les jeux sont déjà faits. D'ailleurs, à cette époque, ce solstice d'hiver a été marqué par les fêtes. Pour ne retenir que la période romaine, souvenons-nous des saturnales et de *Sol invictus* (soleil invaincu) remis au goût du jour par l'empereur Gallien. Ces fêtes étaient d'ailleurs tellement ancrées dans les traditions que le concile chrétien de Nicée en l'an 325, décida de retenir le 25 décembre comme date de naissance du Christ, symbole également de renouveau et de la "victoire des forces de la lumière sur les forces de l'ombre". Le 25 décembre et non pas le 21 décembre, car il faut 3 ou 4 jours pour pouvoir déceler que le soleil a définitivement gagné et repris sa course vers le nord.

Parlons maintenant de la précession des équinoxes. Le décalage est d'environ 1° tous les 72 ans, soit 360° pour les 25 800 ans du cycle. Vis-à-vis du calendrier, c'est autre chose : le temps de révolution de la planète Terre autour du Soleil ne correspond pas à un nombre exact de jours. Ceci a entraîné longtemps la « pagaille » dans le décompte

des années, jusqu'au jour où Jules César, en l'an - 46 et sur les conseils de son astronome Sosigène, décida que l'année serait de 365 jours un quart. Donc, tous les 4 ans, on doublerait le sixième jour avant les calendes de mars : *bis sextus dies ante calendas martii*, d'où le nom de *bissextilis*. Il en profita également pour mettre le début d'année en janvier au lieu de mars. Mais les mois de septembre, octobre, novembre et décembre ont gardé leur nom de sept, huit, neuf et dix : les traditions ont la vie dure.

On avait fait un grand progrès. Mais le temps entre deux équinoxes de printemps étant moindre que 325,25 jours, l'année calendaire était trop longue. Et au XVIe siècle, le printemps arrivait 12 jours plus tôt qu'au temps de Jules César. Cela commençait à se voir. Le Pape Grégoire XIII décida alors de raccourcir de 10 jours l'année 1582 : le lendemain du jeudi 4 octobre fut le vendredi 15 octobre. Pour la petite histoire, les royaumes d'Europe n'ont pas décidé tous en même temps de la période de changement. Il s'en suivit un beau désordre dans les échanges commerciaux. Le pompon revenant aux Anglais qui, eux, n'ont fait le rattrapage qu'en l'an 1752.

Et pour coller au mieux au cycle des équinoxes, le calendrier grégorien supprima 3 années bissextiles séculaires sur 4. Pour information, l'équinoxe de l'année 2002 fut le 20 mars à 19h16, en 2006 c'était à 18h26 et en 2014 ce sera à 16h57, ce qui fait en gros un jour d'avance par siècle, le temps pour le calendrier de rattraper ce décalage.

Nos Néolithiques ne pouvaient très probablement pas s'en rendre compte car il faut tenir un calendrier pour s'en apercevoir. Et cela ne devait pas du tout les déranger car, ce qui devait être important, c'était d'identifier le retour des saisons, ce qu'ils pouvaient faire avec une très bonne précision s'ils avaient, par exemple, pris le temps de dresser et d'aligner de belles pierres dans l'axe du soleil levant un matin de solstice.

On ne peut pas terminer ce sujet à la frontière de l'astronomie et de l'archéologie sans évoquer Stonehenge. Beaucoup d'écrits ont été produits sur ce sujet, certains sérieux, d'autres moins. Comme ce monument comporte beaucoup de pierres, on peut trouver des dizaines d'alignements et, de là, faire travailler son imagination. Chaque année, fin juin, des milliers de personnes viennent visiter Stonehenge. Ils étaient plus de 20 000 au solstice d'été 2005. Il est vrai que le spectacle est grandiose dans l'axe de la *heel stone* au lever du soleil... si la météo est au rendez-vous. À noter que le solstice d'hiver était aussi un moment de rassemblement préhistorique, du moins si l'on se réfère aux découvertes les plus récentes : on a trouvé des dents et des os de porc à proximité de Durrington Walls, leur âge au moment de leur mort indique qu'ils ont été abattus en décembre ou janvier chaque année. Cet indice s'ajoute à d'autres et

renforce l'hypothèse que les positions du Soleil aux solstices d'été et d'hiver furent incontestablement des orientations prises en compte par les fondateurs de Stonehenge.

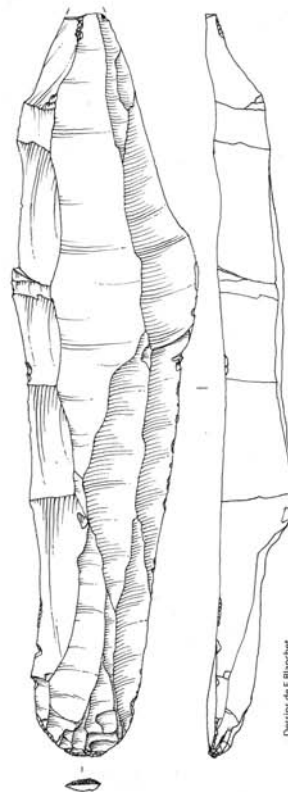
Michel RIFFÉ

Où fouiller cet été?

FOUILLE ARCHEOLOGIQUE DU SITE TARDIGLACIAIRE DE LA FOSSE A VILLIERS-CHARLEMAGNE (Mayenne - France)

Campagne de fouille du **lundi 2 août** au **vendredi 3 septembre 2010**

Le site de la Fosse est un gisement de plein air installé dans un méandre de la Mayenne. Le niveau d'occupation tardiglaciaire mis au jour est attribué à la transition Dryas récent-Préboréal, c'est-à-dire la charnière entre le Paléolithique et le Mésolithique. Le matériel récolté est très essentiellement lithique et consiste en une production de lamelles et de grandes lames régulières dans des silex variés parfois récoltés à plusieurs centaines de kilomètres. Particulièrement bien conservé, ce site a permis de mettre en évidence des influences culturelles uniques dans le Grand Ouest et d'appréhender de nombreuses questions quant à la gestion de l'espace par les hommes il y a 10 000 ans.



Conditions de séjour

- Logement en dur et camping
- Déjeuner et dîner livrés sur le logement

Conditions de participation

- Séjour d'au moins deux semaines souhaité
- Vaccination antitétanique obligatoire

Contact :

Nicolas Naudinot
UMR 6566 du CNRS CReAAH
Bâtiment 24-25,
Campus de Beaulieu
Université de Rennes 1
35042 RENNES CEDEX
nicolas.naudinot@gmail.com

Candidature à adresser à :

Jérémy Jacquier
UMR 6566 du CNRS CReAAH
Bâtiment 24-25,
Campus de Beaulieu
Université de Rennes 1
35042 RENNES CEDEX
jeremiejacquier@hotmail.fr



Groupe Vendéen d'Etudes Préhistoriques
9, impasse Callot - 85000 LA ROCHE SUR YON

☎ : 06-12-10-08-74

Site internet : www.gvep.fr , Courriel : gvep@gvep.fr